

Titre

Éléonore, la divine Duse (Prologue à "La Fille d'Iorio") par Yannis Hott

Dans une chambre de l'hôtel Palace de Gênes. À l'époque d'Éléonore Duse, au début du 20e siècle.

En fin d'après-midi. Sur un fauteuil, dos au public, on suppose la présence d'une femme. Duse l'appelle Matilde, peut-être en faisant allusion à Serao. Elle ne parlera jamais. Duse, très nerveuse et en colère, feuillette des journaux. Et entre deux phrases, elle les jette en l'air avec mépris.

Duse

Regarde, regarde ça. Elle titille. La divine ne va pas bien ? Et puis elle écrit. Peut-être qu'il y a quelque chose d'autre pour que je ne joue pas Mila de Codra

dans "La Fille d'Iorio", le chef-d'œuvre de Gabriele D'Annunzio ?

Comprends-tu, ici Marco Praga suggère qu'il y a quelque chose de louche, et il n'enquête pas parce que Monsieur Virgilio Galli,

directeur de ma troupe, ne me veut pas,

car il veut donner le rôle à cette arriviste,
petite putain d'Irma Gramatica. Elle a de l'or ?
C'est vrai qu'elle est beaucoup plus jeune que moi,
mais le maître D'Annunzio a écrit le rôle pour moi,
et donc, c'est seulement moi qui devrais le jouer.
Mais non.

Talli ne me veut pas. Il dit que je suis trop
vieille pour ce rôle. Et ce dépravé
de D'Annunzio reste silencieux, il n'intervient pas,
car il ne veut pas interférer dans les choix
du directeur de la compagnie. Ce n'est pas
vrai ! Parce que lui, il sera là tous les jours aux
répétitions ;

et, le connaissant bien, bien, la direction
ne sera pas faite par Monsieur Virgilio Galli, mais par
lui,

D'Annunzio : intonation sur intonation,
mouvement sur mouvement, il se produira devant
ces deux jeunes filles, Lydia Borelli
et Irma Gramatica, obsédé du sexe.

Maniaque sexuel. S'est-il
épris de l'une de ces deux gamines ?

Je sais qu'il couve attentivement Borelli,
et mise sur le succès d'Irma.

Il m'a larguée, voilà. Ingrat !

Maudit le jour où je me suis
complètement donnée à lui. Voilà le résultat.
Pressée comme un citron et jetée
à la poubelle.

Peu m'importe, le rôle est le mien,
je ne veux pas qu'on me l'enlève.

Je vais faire un scandale !

Tu aurais dû le faire soupirer,
mais je me suis laissée séduire
par son éloquence, des mots, des mots
et toujours des mots. Par ses fantasmes.
Crois-moi, Matilde, je me suis débarrassée
de tout pour lui, d'autres attachements, d'autres
liens.

Non, je ne veux pas qu'on me l'enlève
sous prétexte de l'âge. Je n'ai que
quarante-cinq ans, mais au théâtre, l'âge se
dompte. Mon visage, ma silhouette le permettent.

Le public veut des émotions,
et j'ai l'expérience nécessaire
pour interpréter Mila de Codra.

Regarde. Lis, lis.

(elle ramasse des journaux et les remet à
Matilde).

Tu vois, ce journal, même,
insinue que je suis devenue folle,

et celui-ci aussi. Des journalistes vils. Vendus !

Je suis devenue folle ?

Mais ne m'ont-ils pas vue dans les rôles féminins
que j'ai joués ? Tous écrits pour moi
et que j'ai mis en scène et portés
au succès dans le monde entier.

Je jouais le prototype de la femme moderne :

folle et transgressive, obsédée et somnambule,
ange et démon. J'ai différentes masques,
celui d'Isabelle, de Gradeniga, d'Anna,
de Silvia Settàla, de Francesca da Rimini,
Gigliola de Sangro, Phèdre, Basiliola.

Tous des personnages d'une grande puissance,
au point de mériter le titre de "femme fatale".

Seule moi peut porter le masque
de la prostituée Mila. Il le sait, lui,
qui a profité de moi à tous les niveaux,
avec toutes ses fantaisies érotiques
vécues ensemble, et maintenant que fait-il ?

Il me largue ! Fils de pute !

Et il répand la rumeur que je suis malade.

Merde ! Merde ! Vils. Mais ça ne s'arrête pas là,
cher Vate de mes bottes et cher Talli,
directeur de l'ombre.

Le rôle est mien, et rien qu'à moi.

Je suis Mila de Codra.

Moi, j'ai collaboré avec lui pour la construire.

Moi, je la jouais étape par étape, tandis qu'il
me passait les écrits. Nous étions dans la magnifique
Villa romaine des Borghese, en vacances. Sa fille
Renata nous avait
rejoint, avec qui il jouait beaucoup à des batailles
navales sur papier ou dans une bassine avec des
bouchons en liège.

Et puis, malgré ces pauses d'amour
sans retenue, que je ne vais pas t'expliquer, il
s'absentait

avec des excuses pour aller rendre visite en Toscane à cette Alessandra... marquise et courtisane. Et moi, je devais faire semblant de ne pas savoir. Quelle souffrance.

Et maintenant, pour une poignée d'argent, il s'assure la compagnie nationale de ce fanatique de Virgilio Talli.

Voici le script. Froissé dans mes mains, j'ai presque toute la partie en mémoire.

Écoute, Matilde, comment l'aurais-tu fait.

Je veux la jouer entièrement pour toi.

Ainsi, en raison de l'amitié que tu as avec lui, tu lui rapporteras,

tu plaidoras pour moi, tu feras appel à l'aide

que tu lui as apportée quand il était dans le besoin à Rome, criblé de dettes, affamé, à tel point qu'il a dû fuir,

car il doit comprendre que c'est seulement moi, seulement moi

qui peux jouer Mila de Codra.

(Il s'éloigne du fauteuil, va au devant de la scène, changement de lumière, musique en arrière-plan)

"Je sais ce qu'est la faim... et je sais autre chose encore.

Je me souviens de cette auberge où ma mère et moi, à Dolo, entrions après le spectacle, pour

attendre le train. Nous nous asseyions sur un banc devant la table. J'avais pleuré,

j'avais crié, j'avais déliré, j'étais morte de

poison ou de fer, au théâtre. Les vers résonnaient

encore dans mes oreilles, comme une voix qui n'était pas la mienne, et dans mon âme une volonté étrangère que je ne parvenais pas à chasser, comme une figure qui contre mon inertie tentait encore de faire ces pas et ces gestes... le masque, le sens du masque vivant qui naissait déjà... un froid tenace me restait aux racines des cheveux... Je ne parvenais pas à retrouver la pleine conscience de moi-même et de ce qui se passait autour...

L'odeur de la cuisine me donnait la nausée ; la nourriture qui était dans l'assiette me semblait trop grossière, lourde comme des pierres, impossible à avaler. Le dégoût venait de quelque chose d'indiciblement délicat et précieux que je ressentais au plus profond de ma fatigue, d'une noblesse indistincte que je sentais au fond de mon humiliation... Je ne sais pas dire... Était-ce peut-être la présence sombre de cette force qui devait ensuite se développer en moi, de cette élection, de cette différence pour laquelle la Nature m'avait marquée... Ma mère, qui était à mes côtés, se retirait dans une distance infinie... Elle me poussait à manger, avec les seuls mots qu'elle connaissait.

Je répondais "Attends ! Attends !".

Je ne pouvais boire que de l'eau. J'avais

soif d'eau froide... Ma mère répétait :
"Mange, ma fille, mange au moins ça !"
Mais qu'étaient le pain, le vin, la viande,
en comparaison de ce que j'avais en moi ?
Je répétais : "Attends !" Et quand nous nous levions
pour partir, je prenais avec moi un gros morceau de
pain.

J'aimais le manger, le lendemain matin, dans la
campagne, sous un arbre ou au bord de la Brenta,
assise sur une
pierre ou dans l'herbe... Je sais ce qu'est la faim ! "
(Il revient près du fauteuil, changement de lumière.
Retour à la mise en scène)

Tu sais, Matilde, nous avons choisi la villa la plus
illustre du littoral du Latium pour nos vacances
laborieuses, celle qui a appartenu au mari de Pauline
Bonaparte, d'où elle tient son nom, la villa
Borghese...

Il avait aménagé son bureau dans l'une des pièces
les plus élevées, où il travaillait avec la véhémence de
ses périodes les plus heureuses.

Et tu sais comment l'idée d'écrire "La fille d'Iorio" est
née ?

Elle est née d'un souvenir qu'il portait en lui depuis
de nombreuses années. Un épisode auquel lui et son
ami peintre Paolo Michetti ont assisté en Abruzzes,
dans le village de Tocco Casauria. Là, une jeune
femme était poursuivie, sous la furie de la canicule,
par un groupe d'hommes enragés ; un épisode qui a

inspiré le peintre à en faire un grand tableau qui a triomphé à la Biennale de Venise en 1895.

C'est de là qu'est née l'idée d'en faire une tragédie pastorale dans laquelle, selon ses propres mots, "l'homme primitif, dans la nature immuable, parlait le langage des passions élémentaires."

Entre les pauses de son travail, il descendait vers la mer étendue, les pinèdes, la campagne sauvage et accidentée. Et chaque matin, au manège où ses chevaux avaient été amenés, il testait son courage de cavalier en galopant le long de la plage mousseuse. Il jouait à cache-cache avec sa fille Renata, qu'il avait fait venir de Rome, car après la séparation de Gravina, il la voulait avec lui pour une longue période, afin de recevoir une meilleure éducation.

Pense, Matilde, à la soirée passée avec la petite fille, qui m'appelait Madame, ils jouaient à de féroces batailles navales. Je sais que je te l'ai déjà dit, mais je répète certaines choses parce qu'en plus de ces belles images, il y avait des comportements à lui qui m'ont tant fait souffrir.

Je répète, je le répète, tout le monde doit le savoir. Il s'absentait, disparaissait pendant deux ou trois jours, avec des excuses pour rejoindre la marquise Alessandra Rudini, une salope ! Je savais qu'il allait la voir, les journaux locaux en ont même parlé. Des plumitifs de province !

Et quand il revenait joyeux et exubérant, il reprenait à écrire et moi à lire, à étudier mon rôle.

(S'excitant)

J'ai été la première à croire en sa vocation théâtrale et poétique, la première à le pousser et à l'encourager sur cette voie, la première à me battre pour lui, en affrontant des sacrifices, de l'hostilité, des incompréhensions, du mépris et des outrages.

La nuit du 29 août, oh, comme je me souviens de cette date, sa plume tracait le cri final de Mila de Codra. "La flamme est belle ! La flamme est belle !" Matilde, "c'était à moi, c'était à moi le rôle de Mila, et on me l'a pris !"

POUR LIRE LA SUITE CONTACTER L'EDITEUR